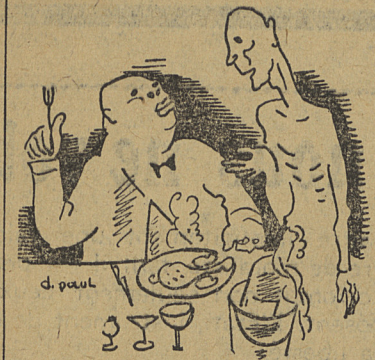


LA HAUTE BANQUE est-elle plus puissante que le Gouvernement ?

Chacun sait qu'un accord financier franco-britannique vient d'être conclu dernièrement et l'une de ses clauses prévoit que le gouvernement français « réquisitionnera et remettra au gouvernement britannique... les valeurs mobilières dont le Trésor britannique dressera lui-même la liste, en accord avec le Stock-Exchange », le prix de rachat par le gouvernement anglais de ces valeurs libellées en sterling et appartenant à des porteurs français, sera calculé d'après les cours moyens cotés à Londres compris entre la période de l'ordre de réquisition et la date de publication par le gouvernement français. Les sommes résultant de ces ventes seront affectées au remboursement de la dette française. Malgré la brièveté nécessaire, due au format du journal, nous pensons être compris.

Et bien, cet accord nous éprouve de l'embarras à nous répéter : le coup est classique et s'il ne démonte pas du génie de la part de la Haute-Banque qui ne varie guère ses mauvais coups, il n'en réussit pas moins à chaque fois. Une campagne financière défaitiste précède les initiatives gouvernementales, soit en l'occurrence les bruits alarmistes de réquisitions éventuelles des avoirs à l'étranger par l'Etat français. Auparavant une propagande en sens inverse a démontré la sécurité de ces mêmes titres étrangers par rapport à l'insécurité des actions françaises et la Haute-Banque a vendu au prix fort tous les titres dont elle voulait se débarrasser. Première opération fructueuse. A l'occasion des nouvelles concernant la réquisition dont la date ultime est restée intentionnellement incertaine, le récent porteur vend à perte avant qu'il ne soit trop tard, pense-t-il. Puis, c'est ce qui se passe actuellement, il apprend — mais trop tard puisqu'il a vendu — que cette « date de réquisition » laissée alors dans l'ombre sera cer-



tainement celle de la réquisition générale prononcée à la fin de l'année dernière auquel cas les nouveaux porteurs — la Haute-Banque vendeuse puis acheteuse — touchera « des prix de rachat » très supérieurs aux cours cotés « à la Bourse de Paris », deuxième opération fructueuse. A-t-on compris ?

Le mécanisme est simple, très simple, mais il suppose évidemment et dénote naturellement une complicité gouvernementale puisque tout réside, en définitive, dans la connaissance préalable de la PERIODE FINALEMENT FIXÉE pour établir les cours moyens. En ce cas, dit-on, l'affaire est complexe car il a fallu s'assurer la complicité du gouvernement français et celle du gouvernement britannique. C'est exact et c'est pourquoi nous avons souligné plus haut que l'accord du Stock-Exchange était indispensable. Car il n'y a que les propriétaires pour avoir un sens amoral des reconnaissances et obligations internationales. Le Haute-Banque recrute ses membres dans la finance internationale et, pour le cas qui nous occupe, n'oublions pas que la famille Rothschild qui la représente vient de se diviser en trois branches : l'une à Francfort-sur-le-Main, l'autre à Paris et la troisième à Londres, où elle est toute puissante précisément au Stock-Exchange, dont l'ac-

cord est indispensable. Quant à la puissance de la Haute-Banque, elle est clairement démontrée dans l'affaire des Nationalisations, dont nous entretenons nos lecteurs depuis un certain temps — et principalement dans les remises frauduleuses des participations des Mines de houille, qui ne peuvent s'accomplir qu'avec l'appui de la neutralité de notre gouvernement. Est-ce clair ?

Le coup, s'il n'est pas honnête, est superbe et cependant il y a mieux encore. Les estimations du gouvernement français fixaient à 40 millions de livres le total des titres ou actions et à 25 millions de livres les avoirs en sterling — c'est-à-dire : marchandises, propriétés immobilières, espèces liquides, etc. — possédés par des citoyens français en zone sterling, des experts britanniques n'hésitent pas à DOUBLER ces chiffres. Qu'est-ce à dire ? D'où provient pareille différence d'estimation ? C'est fort simple en vérité : c'est qu'il existe donc des valeurs et avoirs que le gouvernement français n'a pas voulu reconnaître, et même qu'il ne les a jamais connus. Ce sont vraisemblablement ces mêmes valeurs que le Stock-Exchange oublierait sur la liste des valeurs qu'il doit fournir en toute indépendance aux Trésors britannique et cette omission doit concerner des participations, contrôles et placements fort avantageux et prépondérants dans l'économie britannique et impériale. Gageons que les infortunés experts anglais qui ont si lourdement dévalué les pol-aux-rôles n'auront pas la vie facile... Mais nous les anarchistes qui n'avons personne à ménager, devant l'ampleur de ces faits, devant leur véritable indiscutable et devant les frauduleuses conclusions qui en découlent, nous posons à nouveau la question : la Haute-Banque est-elle sacrée pour le gouvernement actuel ?

Une impasse

TRIESTE

Un fait saute immédiatement aux yeux même des moins avisés : les deux pays directement intéressés — dans cette affaire l'Italie et la Yougoslavie — sont délibérément tenus à l'écart des décisions irrevocables. Le rôle secondaire et effacé des pays mis en cause se renouvellera à chaque fois que l'on se passera comme si ces nations — celles-ci et les autres dont la vie sera mise en jeu — étaient incapables de se conduire elles-mêmes. L'U.S.A. et l'Angleterre alliées d'un côté, l'U.R.S.S. de l'autre, mènent le jeu, leur jeu. Le reste, c'est-à-dire le Monde forme les pions de l'échiquier et n'a qu'un rôle passif, la France y compris.

Trieste entre les deux guerres, rattachée à une forte puissance maritime, l'Italie, n'a pas vu son développement s'épanouir. Bien au contraire son activité a diminué par rapport aux années précédant 1914. Pourquoi ? C'est que le port de Trieste est géographiquement le débouché maritime de ce que l'on a appelé « son arrière pays », Yougoslavie, Hongrie, Autriche et Tchécoslavie. Un tiers seulement de ses mouvements de marchandises revenait à l'Italie, les deux autres tiers étant partagés entre les pays cités qui, à part la Yougoslavie, n'ont pas d'accès à la mer.

Les contradictions économiques qui séparent irrémédiablement les Anglo-Saxons des Russes, font que le problème de Trieste est indissolublement lié au problème d'aujourd'hui que nous étudions dans un prochain article. Ces contradictions entraîneront ou la stagnation ou le développement du port de Trieste au bénéfice ou au détriment de la navigation d'aujourd'hui, ainsi que le sort des ports d'Hamboorg et de Brême. Ce bref aperçu éclaire la complexité — et le DANGER — du problème de Trieste et démon-

tre pourquoi la question locale est devenue un casse-tête européen. Or comme la possession économique des matières premières et des industries européennes sont une question de vie ou de mort pour les régimes capitalistes anglo-saxons et russes — capitalisme privé pour les Anglo-Saxons, étatique pour les Soviets — comme le consommateur européen est indispensable à la production des Trois « Grands », le problème de Trieste est en définitive d'ordre international et suffit à expliquer l'intransigence des positions russes-anglo-saxonnes. Il établit lumineusement les raisons pour lesquelles les pays véritablement intéressés sont laissés à l'écart de la discussion. L'internationalisation du port de Trieste avantage les businessmen yankees par le seul fait que la gestion du port, étant confiée aux compagnies de navigation maritimes dont les navires relâchent à Trieste, les sociétés américaines qui détient 61 % du trafic mondial y auront une suprématie indiscu-



table et tireront de fructueux bénéfices des énormes capitaux investis dans l'aménagement et l'outillage du port, ainsi que dans l'excellent réseau ferroviaire qui relie cette ville à son « arrière pays ». Trieste à l'Italie, devenue la vassale économique de l'Amérique est donc le mot d'ordre américain.

A cela l'U.R.S.S. réplique par le chantage de la navigation d'aujourd'hui drainant les marchandises jusqu'aux ports de la Mer Noire, étranglée, hélas, par Trieste, s'étiole sans les clients d'aujourd'hui. Ce port faisant retour à la Yougoslavie, vassale, elle, économiquement, politiquement et militairement de la Russie, retrouve une activité positive depuis 1914. Comme l'U.R.S.S. contrôle et contrôlera de plus en plus l'économie de ce pays, cette activité se traduira par des bénéfices sans précédent et des rentrées de devises étrangères pour les Soviets.

L'étude du problème de Trieste nous conduit donc à cette triste réalité : dans notre régime moribond, tout se rapporte à une question de rapports. Le reste n'est que vaine littérature ou attrape-nigauds.

Points communs
Que ce soit de droite ou de gauche, un seul mot d'ordre : il faut voter ! Et que ce soit Mauriac, Georges Delamarre ou les petits de la Révolution, les uns et les autres ont les mêmes principes, par exemple : on a de ces arguments : il faut croire qu'ils tiennent à leur place, les bourgeois pour être si intransigents sur la question. Il est vrai que 350.000 fr. par an... c'est assez sympathique !

Stakanovisme
La dernière assemblée de la « Constituante » a été marquée par une célérité dans le vote des lois que le moindre de parlementaire n'avait jamais connue. Et te vote la nationalisation des houillères et celle des assurances et le collectif... Adopté ! adopté ! Bref, en moins de deux, 70 articles de lois furent votés. Il y a eu des lois socialistes, attendent leur abrogation depuis 50 ans... il est vrai qu'elles ont servi à tous les gouvernements et qu'à l'occasion elles réservaient ; aussi celles-là... on les réserve !

Fascistes
La Confédération Générale de l'Agriculture et la Confédération Générale des Travailleurs Chrétiens ayant fait une déclaration de stricte neutralité à l'égard du référendum et des élections, le Conseil National de la C.G.T. ferait bien de protester contre une pareille attitude, antiparlementaire, antidémocratique et nous n'hésitons pas à le dire, qui émane sans aucun doute d'éléments douteux, peut-être fascistes. Gambetta, d'ailleurs, se serait prononcé contre une telle position.

Italie, Pétrole et les « Trois »
Vous ne comprenez pas très bien les raisons de l'intransigence américaine contre les prévisions russes en Italie ? Une dépêche d'agence que nous ouvrons des horizons : la célèbre « Standard Oil Co » négocie un accord sur l'exploitation des gisements de pétrole situés dans les régions de Lodi et Crémone, dans la vallée du Po. La Compagnie Italienne « Aziana Generale Italiana Petroli », dont une partie des actions appartient au gouvernement italien. La « Standard » est disposée à investir une première somme de 5 millions de dollars ; d'autres suivront. Comprenez-vous maintenant ?

Les fameuses usines d'automobiles « Fiat » sont sous contrôle « Ford » et « General Motors ». L'importance de cette entreprise italienne est mise en lumière par ce fait qu'elle représente à elle seule le TIERCE des industries mécaniques italiennes. Les usines qui possèdent sans conteste les « leviers de commandes » de l'économie transalpine. Or qui est maître de l'économie est maître de la politique.

« Standard » plus « Ford » et « General Motors », rois en Amérique, font et défont les rois italiens. Vous comprenez mieux maintenant, dites-vous, la situation créée à l'Italie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ?

Coucou ! ah ! les revolià !
Général Giraud ! candidat du P.R.L., on s'en doutait un peu ; général de Gaulle... en flirt très avancé avec le M.R.P. Quand on voit disant que le peuple doit se méfier des militaires et des curés !

Franco, gendarme de l'Europe Les Grands d'Espagne

Le Conseil de sécurité de l'O.N.U. pouvait à l'occasion du Problème Espagnol donner la mesure de sa puissance pacificatrice, en face du fascisme chancelant en Europe.

Disons tout de suite qu'il nous ne nous faisons pas d'illusions, l'Espagne reste le terrain propice aux luttes idéologiques des blocs en présence ; elle est aussi un des bastions du capitalisme anglo-saxon qui a investi dans les industries ibériques des capitaux importants et qu'une révolution menacerait de façon très sérieuse.

Géographiquement, l'Espagne est comme la France sont les bases de départ d'une lutte qui pourrait surgir du jour au lendemain contre la bolchevisme de l'Europe Occidentale.

Il est actuellement malheureusement prouvé qu'une Europe livrée à elle-même après les destructions qu'elle vient de subir n'est pas en état pour une période assez importante de se suffire à elle-même, le redressement économique de l'Europe est donc fonction de l'aide extérieure des puissances qui économiquement commandent le monde.

Indubitablement les Etats-Unis sont en tête de ces puissances ; et tant que la Russie n'aura pas atteint une possibilité de production lui permettant de faire démarquer toutes les autres nations européennes, ce n'est pas en Europe que nous trouverons la solution. Aussi, les systèmes économiques (capitalisme libéral et capitalisme étatique totalitaire) se rencontrent-ils en adversaires. Pour l'Espagne une chute du Régime Franquiste, c'est une démocratie dirigée que les Anglo-Saxons accepteraient ; une révolution profonde et sociale est contraire à leurs intérêts. Quant à la Russie, elle se contentera également d'une démocratie, et l'élément communiste serait représenté, malheureusement pour les Soviets, le parti communiste stalinien n'est pas prépondérant en Espagne, et le déclenchement d'une Révolution dans ce pays, serait susceptible d'entraîner le mouvement Révolutionnaire beaucoup plus loin que les buts dont les Staliniens fixent actuellement les limites et l'exemple serait grave pour tous les pays dont l'économie est en déconfiture.

Les peuples n'auraient plus les yeux tournés vers le Kremlin et l'Etoile d'Orion paillard devant le flambeau occidental. Cela non plus on ne le veut pas.

De toute façon, l'intervention de sir Alexander Cadogan est un apui tacite du gouvernement Franco, c'est la non-intervention de 1936 avec toute son hypocrisie et sa criminalité impuissante, pourquoi l'Angleterre si susceptible à l'égard de Franco, l'est-elle moins à l'égard de la Grèce ? Pourquoi soulever une question de droit essentiellement contestable dans le problème irien, alors que des millions d'indigènes ont été sacrifiés sur le slogan « La fin de tous les Fascismes » et de toutes les dictatures ? en Europe et que Roosevelt aurait solennellement annoncé comme étant un des buts de cette drôle de guerre ?

Gromyko, délégué de l'U.R.S.S., a amené des preuves que nous connaissons tous, que fait-il au Conseil de Sécurité ? la confirmation des allégations du délégué soviétique.

Roubachof dans sa cellule vit tout ce drame. Il y emploie toute sa logique pour justifier tant l'un, tant l'autre de ces deux attitudes tant il est vrai que, placés sur leur plan unique, les deux thèses sont défensibles, et, parallèlement, condamnation. Au cours de trois audiences, sera amené progressivement à renier ses théories humanitaires, convaincu de la logique des moyens employés par le Parti et de la nécessité de sa propre condamnation, de son propre sacrifice sur l'autel du communisme ; il fera même une confession publique. Ce petit homme barbu, cet ancien chef de partisans, à l'âme d'un martyr. C'est un fanatique comme Ivanov, comme Gletkin ses juges successifs. Avec Roubachof on se sent transporté aux périodes mémorables de la Sainte Inquisition où bourreaux et victimes ont une foi égale.

Tous ces personnages de Koestler semblent souffrir d'une abstraction qu'ils sentent dans le futur et qui serait une sorte de Terre Promise. Leur mal est un mal du pays au même titre que la nostalgie religieuse avec cette différence toutefois que leur ciel, à eux, se place sur la terre. C'est là tout le progrès accompli par l'athéisme, en régression évidente depuis Marx. Dans les deux cas la religion reste sensiblement la même avec ce qu'elle comporte de sacrifices propitiatoires pour atteindre enfin ce ciel futur, c'est-à-dire la sécurité, le bonheur. C'est avec un tel espoir, une telle espérance d'atteindre ce but siiduel que part dans l'aventure que deux « orthodoxes » sacrifient, au cours de l'histoire, le présent au désespoir des prisons, des tortures, des camps de concentration et des exécutions. L'individu qui, le ciel atteint, doit présent, qu'une puissance quelconque une valeur zéro, soumis aux dogmes et à la révélation, n'ayant pas voix au chapitre, sujet à l'obédience.

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

Roubachof, comme tout croyant, est esclave de son Idée, seule l'idée compte ; le monde dans lequel il vit est impalpable et abstrait. Il ne réalise la mort de sa maîtresse, exécutée par le Parti, qu'en devenant témoin de l'exécution de son ami Bogrol, ancien marin du « Potemkine ». Ce n'est qu'en vivant cette agonie que, pour un instant, il renverse l'échelle des valeurs : « la vision des jantes d'Arlova avec ses talons hauts traînant le long du corridor renverse l'équilibre mathématique. Le facteur sans importance (l'individu), devient l'infini, l'absolu ».

seule, les vingt-deux fusillés d'Alor ou de demain, quelle tête d'affiche pour un meeting à grand renfort de tam-tam !... mais quelle action mène-on au delà des discours ? Même quand on est dans les conseils du gouvernement, nation lorsqu'on est une majorité de la représentation populaire ? Rien ! Car il y a l'agitation publicitaire... et il y a l'action, mais celle-ci est commandée par des impératifs que le cœur et la conscience condamnent. Tout le reste est à l'usage de la propagande. Franco reste la chienne de garde nécessaire, comme Hitler l'a été et comme Mussolini dans leur époque de splendeur, ils ont rendu des services incontestables en Espagne de 1936 à 1939... Franco, c'est l'héritier naturel de la formation capitaliste et fasciste... avec le cas aggravant que le Caudillo jouit de la science que donne l'expérience.

En Espagne... il y a de l'Uranium que Franco s'est empressé de nationaliser et un pays qui devient détenteur d'Uranium ou de Plutonium rejoint immédiatement et par priorité, les détenteurs de l'Étoile... et nous savons ce que coûtent ces richesses... quelques millions de vies humaines... du cent pour sang. L'Espagne... l'Allemagne... La Grèce absorbée de fixation nécessaires pour entretenir les peuples dans une terreur continuelle dans l'asservissement sans fin ; pour les diviser, car la racaille politicienne qui prend parti travaille pour elle

LES LETTRES

LE ZÉRO ET L'INFINI

« La mort de tout homme me diminue, parce que je fais partie du genre humain. Ainsi donc, n'oubliez jamais de demander pour qui sonne le glas : il sonne pour toi. » (Hemingway.)

Arthur Koestler, ex-membre du parti communiste, correspondant dans la presse en Union Soviétique durant les années trente, emprisonné dans les geôles franquistes lors de la guerre civile, emprisonné en France au camp du Vernet à son retour d'Espagne, n'est pas un plumeau mais un homme d'action et un révolutionnaire. C'est à la suite des procès de Moscou qu'il se sépare du Parti communiste. Ce sont ces procès



LA COMMUNE DE PARIS

Les leçons d'un drame

Y a-t-il une fatalité historique ?

L'histoire est un éternel recommencement, est-il dit souvent. Ce n'est pas toujours vrai. Si l'histoire se répète bien trop dans ce qu'elle peut avoir de douloureux pour les hommes, elle ne se renouvelle pas assez en ce qui concerne les événements qui naissent de leur plus nobles idéaux, de leur courage, d'événements qui justifient les plus beaux espoirs et les plus grands sacrifices.

C'est ainsi que si les événements ayant précédé la Commune (chute du Second Empire) se sont renouvelés récemment en France par la chute de la III^e République, ils n'ont pas eu cette fois pour conséquence la levée d'un prolétariat décidé à l'ultime effort comme celui de Paris et de plusieurs villes de province en 1871.

Lorsqu'en 1870 Napoléon III déclara la guerre à l'Allemagne, l'empire, bien que « libéral », était tiré par des courants « républicains » qui se devaient timement. Des idées de renouveau étaient dans l'air ; la révolution parisienne de 1848 avait laissé quelque chose dans les cerveaux d'avant-garde qui lui avaient survécu. Les idées de Proudhon avaient fait du chemin. Blanqui, l'« éternel enchaîné », avait semé lui aussi. La Première Internationale avait alors plusieurs années d'existence ; et c'est elle, sous l'impulsion de Bakounine, que partout, dans cette époque, les formules fédéralistes et les appels tendant à internationaliser les luttes prolétariennes.

Comme beaucoup de régimes dictatoriaux, l'Empire de Napoléon III risquait le tout pour le tout, en se lançant dans une guerre à laquelle il se crut politiquement

acculé mais pour laquelle, militairement, il était insuffisamment préparé. Tout comme en 1914 et en 1939, le gouvernement affirmait que tout était prêt, qu'il ne s'agissait que d'une expédition punitive avec Berlin comme objectif ; la capitale allemande devant être atteinte dans un délai très court après lequel l'Allemagne ne tarderait pas à demander l'armistice. (A la mobilisation de 1914, on a tenu au peuple le même langage ; à celle de 1939 également.)

Cependant, Bismarck, qui n'attendait qu'un occasion de mettre ses armées en marche, était prêt. Et la défaite militaire fut pour la France. En 1914, une partie de ce pays était de nouveau envahie ; seule l'aide d'Etats étrangers permit aux militaires de « libérer » les territoires occupés. En 1939-40, même processus ; avec la différence

que, cette fois, c'est toute la territoire métropolitain qui sera à « libérer ». On peut bien dire qu'il, l'histoire, en effet, se répète quelque peu.

Lorsqu'en 1918 l'Allemagne se rendait vaincue, elle connaît une ébauche d'insurrection populaire. Et c'est le vainqueur (le camp franco-anglais) qui fournit aux nouveaux hommes d'Etat allemands (l'empire de Guillaume II n'ayant pas résisté à la défaite) les armes nécessaires pour mettre fin à toute tentative de révolution. Le capitalisme allemand menacé. Les impérialismes donnent au monde ouvrier une leçon de solidarité et d'internationalisme — d'esprit de classe.

En 1940, la République française n° III, avec sa constitution de 1875, tombe en ruine sous les coups de la défaite militaire. Comme l'Empire qui l'a précédée, elle ne résiste pas à une tempête qu'elle a contribué à déclencher ; ce qui se fait pour établir que l'histoire est bien un éternel recommencement. Telle n'est cependant pas la vérité. En effet, car si la III^e République a sombré dans une guerre qui était un peu son œuvre, sa chute n'aurait pas été suivie — comme celle de l'Empire Français en 1871 et celle de l'Empire Allemand en 1918 — d'une chose infiniment plus grande, plus noblement humaine que l'avènement de cette fameuse IV^e République, dont l'accouchement parait si laborieux alors qu'elle promet d'être bien inoffensive pour les grands de ce monde.

La défaite militaire de la France en 1940 et celle de l'Allemagne en 1945 ont trouvé devant elles un prolétariat prostré, des classes opprimées amoureuses de leurs chaînes. En 1917, il en fut autrement ; les fédérés nous montrent le chemin qui mène à la libération de l'humanité. Le renversement d'un régime politique ne leur suffisait pas. Ils voulaient plus haut : l'instauration d'une société fraternelle, sans classe, sans Etats. Et la vie parait peu pour eux, pourvu que l'idéal triomphe.

Puisse les générations qui montent s'inspirer de leur exemple...

La bourgeoisie SE VAUTRE dans le bain de sang

Voici ce qu'écrivait Camille Pelletan dans La Semaine de Mai : « Le massacre fut épouvantable dans le 5^e arrondissement. « A la mairie, on tuait tout ce qu'on trouvait. On y avait tué, m'écrivait un négociant du quartier des enfants de 12, 13, 14 ans qu'on employait comme estafette pour porter des lettres. On fusilla tout, hommes, enfants, tant dans la cour de la mairie que dans celle de l'école des frères. » Dans le corridor du magasin du nouveauté, à côté, il y avait dix-neuf cadavres. Au grand hôtel Soufflot, rue Foulquier, s'étaient réfugiés deux fédérés. Un seul avait encore un fusil. Il y avait aussi un blessé. La troupe s'en empara, leur dit de s'en aller, de tourner à droite par la rue Cujas, puis les tira par derrière comme ils s'en allaient. Les soldats, fatigués de coller leurs victimes au mur, tuèrent beaucoup de gens de la sorte. Beaucoup de témoins m'ont attesté des faits semblables. Le docteur Dubois, conseiller municipal, a soigné un malheureux qui, fusillé ainsi rue de Valenciennes et mal traité, put être rapatrié à la vie. Quant au blessé de l'hôtel Soufflot, qui râlait, sur les prières des personnes de l'hôtel, on voulut bien aller le fusiller plus loin. Au reste, les journaux de mai 1871 donnaient une idée suffisante du massacre. Je lis dans La Liberté du 29 : « A quatre heures, on était maître du Panthéon où les fédérés ont laissé un grand nombre de morts. Les cadavres ont été transportés sur la berge du pont Saint-Michel. Je lis dans Le Gaulois du 29 : « Nos soldats, débouchant par toutes les rues, eurent bientôt accablé les communards au nombre de 7 à 900 entre le Panthéon, la Bibliothèque et l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont. Pas un seul insurgé n'a échappé au massacre. Ces crimes furent commis sous les yeux des Prussiens. Comme les bourreaux nazis des camps de mort ont su mettre à profit les leçons que nos bourgeois donnaient à leurs pères ! L'Economie nationale nous échappait, cette fois, c'est toute la territoire métropolitain qui sera à « libérer ». On peut bien dire qu'il, l'histoire, en effet, se répète quelque peu.

Lorsqu'en 1918 l'Allemagne se rendait vaincue, elle connaît une ébauche d'insurrection populaire. Et c'est le vainqueur (le camp franco-anglais) qui fournit aux nouveaux hommes d'Etat allemands (l'empire de Guillaume II n'ayant pas résisté à la défaite) les armes nécessaires pour mettre fin à toute tentative de révolution. Le capitalisme allemand menacé. Les impérialismes donnent au monde ouvrier une leçon de solidarité et d'internationalisme — d'esprit de classe.

En 1940, la République française n° III, avec sa constitution de 1875, tombe en ruine sous les coups de la défaite militaire. Comme l'Empire qui l'a précédée, elle ne résiste pas à une tempête qu'elle a contribué à déclencher ; ce qui se fait pour établir que l'histoire est bien un éternel recommencement. Telle n'est cependant pas la vérité. En effet, car si la III^e République a sombré dans une guerre qui était un peu son œuvre, sa chute n'aurait pas été suivie — comme celle de l'Empire Français en 1871 et celle de l'Empire Allemand en 1918 — d'une chose infiniment plus grande, plus noblement humaine que l'avènement de cette fameuse IV^e République, dont l'accouchement parait si laborieux alors qu'elle promet d'être bien inoffensive pour les grands de ce monde.

La bourgeoisie SE VAUTRE dans le bain de sang

Voici ce qu'écrivait Camille Pelletan dans La Semaine de Mai :

« Le massacre fut épouvantable dans le 5^e arrondissement. « A la mairie, on tuait tout ce qu'on trouvait. On y avait tué, m'écrivait un négociant du quartier des enfants de 12, 13, 14 ans qu'on employait comme estafette pour porter des lettres. On fusilla tout, hommes, enfants, tant dans la cour de la mairie que dans celle de l'école des frères. » Dans le corridor du magasin du nouveauté, à côté, il y avait dix-neuf cadavres. Au grand hôtel Soufflot, rue Foulquier, s'étaient réfugiés deux fédérés. Un seul avait encore un fusil. Il y avait aussi un blessé. La troupe s'en empara, leur dit de s'en aller, de tourner à droite par la rue Cujas, puis les tira par derrière comme ils s'en allaient. Les soldats, fatigués de coller leurs victimes au mur, tuèrent beaucoup de gens de la sorte. Beaucoup de témoins m'ont attesté des faits semblables. Le docteur Dubois, conseiller municipal, a soigné un malheureux qui, fusillé ainsi rue de Valenciennes et mal traité, put être rapatrié à la vie. Quant au blessé de l'hôtel Soufflot, qui râlait, sur les prières des personnes de l'hôtel, on voulut bien aller le fusiller plus loin. Au reste, les journaux de mai 1871 donnaient une idée suffisante du massacre. Je lis dans La Liberté du 29 : « A quatre heures, on était maître du Panthéon où les fédérés ont laissé un grand nombre de morts. Les cadavres ont été transportés sur la berge du pont Saint-Michel. Je lis dans Le Gaulois du 29 : « Nos soldats, débouchant par toutes les rues, eurent bientôt accablé les communards au nombre de 7 à 900 entre le Panthéon, la Bibliothèque et l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont. Pas un seul insurgé n'a échappé au massacre. Ces crimes furent commis sous les yeux des Prussiens. Comme les bourreaux nazis des camps de mort ont su mettre à profit les leçons que nos bourgeois donnaient à leurs pères ! L'Economie nationale nous échappait, cette fois, c'est toute la territoire métropolitain qui sera à « libérer ». On peut bien dire qu'il, l'histoire, en effet, se répète quelque peu.

La bourgeoisie SE VAUTRE dans le bain de sang

Voici ce qu'écrivait Camille Pelletan dans La Semaine de Mai :

« Le massacre fut épouvantable dans le 5^e arrondissement. « A la mairie, on tuait tout ce qu'on trouvait. On y avait tué, m'écrivait un négociant du quartier des enfants de 12, 13, 14 ans qu'on employait comme estafette pour porter des lettres. On fusilla tout, hommes, enfants, tant dans la cour de la mairie que dans celle de l'école des frères. » Dans le corridor du magasin du nouveauté, à côté, il y avait dix-neuf cadavres. Au grand hôtel Soufflot, rue Foulquier, s'étaient réfugiés deux fédérés. Un seul avait encore un fusil. Il y avait aussi un blessé. La troupe s'en empara, leur dit de s'en aller, de tourner à droite par la rue Cujas, puis les tira par derrière comme ils s'en allaient. Les soldats, fatigués de coller leurs victimes au mur, tuèrent beaucoup de gens de la sorte. Beaucoup de témoins m'ont attesté des faits semblables. Le docteur Dubois, conseiller municipal, a soigné un malheureux qui, fusillé ainsi rue de Valenciennes et mal traité, put être rapatrié à la vie. Quant au blessé de l'hôtel Soufflot, qui râlait, sur les prières des personnes de l'hôtel, on voulut bien aller le fusiller plus loin. Au reste, les journaux de mai 1871 donnaient une idée suffisante du massacre. Je lis dans La Liberté du 29 : « A quatre heures, on était maître du Panthéon où les fédérés ont laissé un grand nombre de morts. Les cadavres ont été transportés sur la berge du pont Saint-Michel. Je lis dans Le Gaulois du 29 : « Nos soldats, débouchant par toutes les rues, eurent bientôt accablé les communards au nombre de 7 à 900 entre le Panthéon, la Bibliothèque et l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont. Pas un seul insurgé n'a échappé au massacre. Ces crimes furent commis sous les yeux des Prussiens. Comme les bourreaux nazis des camps de mort ont su mettre à profit les leçons que nos bourgeois donnaient à leurs pères ! L'Economie nationale nous échappait, cette fois, c'est toute la territoire métropolitain qui sera à « libérer ». On peut bien dire qu'il, l'histoire, en effet, se répète quelque peu.

La révolution communaliste à Lyon

A la nouvelle de l'effondrement du régime impérial, les révolutionnaires lyonnais rédigent le 26 septembre 1870 une proclamation qui va être affichée sur les murs de la grande cité. Michel Bakounine est parmi les signataires :

Fédération révolutionnaire des Communes

La situation désastreuse dans laquelle se trouve le pays ; l'impudence des pouvoirs officiels et l'indifférence des classes privilégiées ont mis la nation française sur le bord de la ruine.

Seul le peuple organisé révolutionnairement, par l'adoption d'un programme, tout est perdu. S'inspirant de l'immensité du danger et considérant que l'action désespérée du peuple ne saurait être en retard d'un seul instant, les délégués des comités fédérés du salut de la France, réunis au comité central, proposent d'adopter immédiatement les résolutions suivantes :

Article premier. — La machine administrative du gouvernement de l'Etat, étant devenue impuissante, est abolie.

Le peuple de France rentre en pleine possession de lui-même.

Art. 2. — Tous les tribunaux criminels et civils sont suspendus et remplacés par la justice du peuple.

Art. 3. — Le paiement de l'impôt des hypothèques est suspendu. L'impôt est remplacé par les contributions des communes fédérées, prélevées sur les classes riches proportionnellement aux besoins du salut de la France.

Art. 4. — L'Etat, étant déchu, ne pourra plus intervenir dans le paiement de la dette nationale.

Art. 5. — Toutes les organisations municipales existantes sont cassées et remplacées dans toutes les communes par des comités de salut de la France qui exerceront tous les pouvoirs sous le contrôle immédiat du peuple.

Art. 6. — Le comité de salut de la France, élu par les comités de salut de la France, sera chargé de préparer la Convention pour former la Convention révolutionnaire du salut de la France.

Art. 7. — Cette Convention se réunira immédiatement à l'Hôtel de Ville de Lyon, comme étant la capitale de la France et la plus apte à porter de pourvoir éternellement à la défense du pays.

Cette Convention approuvée par le peuple, régnera la France.

AUX ARMES !

PENSÉES sur la Commune

James Guillaume, ami de Bakounine et animateur de la Fédération Jurassienne qui mène au sein de la Première Internationale le bon combat pour le fédéralisme anarchiste, dégage de ses tentatives de la révolution parisienne. Il écrit dans la Solidarité (l'Internationale, II, n° 142) :

Le fédéralisme

Le véritable caractère de la révolution qui s'est accomplie à Paris commence à se dessiner. Une façon assez nette pour que tous, même les esprits les plus étrangers aux théories politiques, puissent maintenant l'appréhender nettement.

La révolution de Paris est fédéraliste. Le peuple parisien veut avoir la liberté de s'organiser comme il l'entendra, sans que le reste de la France ait à se mêler du ménage parisien ; et en même temps il renonce de son côté à toute immixtion dans les affaires des départements, en les engageant à s'organiser comme ils le sentent, sans que la nation ait à se mêler du ménage communal.

Les différentes organisations qui se seront de la sorte librement constituées pourront ensuite librement se fédérer pour garantir mutuellement leurs droits et leur indépendance.

Le fédéralisme, dans le sens que lui donne la Commune de Paris et que lui a donné il y a bien des années le grand socialiste Proudhon, qui premier en France a exprimé la théorie, le fédéralisme est avant tout la négation de la nation et de l'Etat.

Pour le fédéralisme il n'y a plus de nation, plus d'unité territoriale. Il n'y a qu'une agglomération de communes fédérées, agglomération qui n'a d'autre principe déterminant que les intérêts des contractants et qui, par conséquent, n'a aucun regard aux questions de nationalisme ou de territoire.

Il n'y a d'Etat, plus d'Etat, plus de pouvoir central supérieur aux groupes et leur imposant son autorité ; il n'y a que la force collective résultant de la fédération des groupes, et cette force collective, qui s'exerce pour le maintien et la garantie du contrat fédéral, véritable contrat synallagmatique, cette fois, stipulé individuellement par chacune des parties, ne peut jamais devenir quelque chose d'autre que la force collective des groupes fédérés, quelque chose d'analogue à ce que l'Etat est aujourd'hui à la société et aux communes. L'Etat centralisé et national n'existant donc plus et les communes jouissant de la plénitude de leur indépendance, il y a véritablement anarchie, absence d'autorité centrale.

Mais qu'on ne croie pas qu'après avoir supprimé les Etats et le nationalisme, le fédéralisme aboutisse à l'individualisme absolu, à l'isolement, à l'égoïsme. Non, le fédéralisme est socialiste, c'est-à-dire que pour lui la solidarité est inséparable de la liberté. Les communes, tout en restant absolument autonomes se sentent par la force des choses solidaires entre elles ; et sans rien sacrifier de leur liberté, ou disons mieux, pour assurer davantage leur liberté, elles s'unissent étroitement par des contrats fédératifs où elles stipulent tout ce qui touche à leurs intérêts communs ; les grands services publics, l'échange des produits, la garantie des droits individuels, le secours réciproque en cas d'agression quelconque.

JULES VALLÈS le réfractaire

SUITE DE LA 1^{re} PAGE



Le cours commence : « Si jamais mon pays réuni dans ses comités votait une loi qui révoque ma conscience, voici l'homme qui ne s'y soumettra pas : » Et Simon se frappe la poitrine.

Tout l'auditoire se lève, les applaudissements crépitent, les étudiants jurent de combattre.

Jules Simon reprend : « Est-ce moi qui dis cela ? Est-ce moi qui oserais ainsi prendre contre la tyrannie la défense des droits de la conscience humaine ? Oh ! non, Messieurs, c'est le divin Platon. »

Ces mots font l'effet d'une douche écossaise aux étudiants attardés.

Alors, Vallès se lève et, rageur, hurle au cabot politicien : « A bas Platon ! »

Vallès a fait partie de la résistance au 2 décembre essayant de soulever le faubourg Antoine.

Son père, tremblant pour sa place, le fait interner dans un asile aliéné.

Un mois plus tard ses amis de Paris ayant appris la chose menaçant le père qui, croyant le scandale fait élargir, le voici de nouveau à Paris avec quarante francs par mois pour vivre propagant sa foi aux idées de Proudhon. Il connaît les meubles à 6 et 10 francs par mois, grouillants de puces, de punaises et de sautes. Les gargarismes à 1 franc le repas où les tables sont grasses et l'air plein de l'odeur du grillon.

Parfois même, ne pouvant s'offrir ces magnificences, il couchera chez un ami, d'ins un resserre et, en guise de repas, mangera deux sous de pain, quelquefois même ne mangera rien du tout.

Il lui arrivera de trouver quelques leçons particulières, à donner à de jeunes crétiens. Ce sera alors la course échevelée chez les amis pour que ceux-ci prêtent un habit décent pour se présenter.

Celui-ci sera généralement trop long ou trop court et le « professeur » subira les railleries pour gagner son écu.

Truculent, pittoresque, Vallès nous a conté ces misères où il ne se fait pas faute de se railler lui-même.

Un cuisinier, admirateur de sa prose, l'avait logé dans une soupe, au-dessus de sa cuisine, lui réservant toutes les têtes de poisson. Au bout de huit jours, écorché de ces têtes et désireux de varier sa nourriture, Vallès passe la tête par l'imposte et crie : « Auguste, tu me mettras des queues autour d'hui ! »

Ainsi s'écoulent les années de misère et d'étude où pour vivre Vallès sera tout à tour pion d'école, précepteur, employé de mairie, collaborateur au Larousse, journaliste dans des feuilles éphémères, rédacteur même pour des particuliers des placards publicitaires, commerçants, etc., toujours l'incertitude du lendemain.

Et il écrit : « En ai-je laissé dans les garnis, letées aux ordures, cachées derrière une malle, gardées

Ce que Marx voyait dans la défaite du prolétariat français

Dès les premiers jours de la guerre entre la France et la Prusse, les socialistes allemands réunis à Brunswick et à Cologne, manifestèrent leur opposition au conflit déclenché par les deux despotismes. Il est cependant regrettable que les auteurs aient cru devoir y intercaler des fragments d'une lettre de Marx dans laquelle celui-ci laissait deviner ses véritables sentiments, ainsi qu'il apparaît dans ce passage :

La guerre actuelle ouvre une nouvelle époque de l'histoire : elle a prouvé que même avec l'exclusion de l'Autriche, l'Allemagne est capable de poursuivre son développement... Un but sérieux est atteint, et si la classe ouvrière allemande ne réussit pas à jouer le rôle historique qui lui est assigné, ce sera de sa faute. CETTE GUERRE A TRANSFÉRÉ LE CENTRE DE GRAVITE DU MOUVEMENT OUVRIER DE FRANCE EN ALLEMAGNE. (J. Guillaume, l'Internationale, p. 89.)

Ainsi, plusieurs mois avant la Commune, alors que le prolétariat français n'était pas encore battu et qu'il pouvait toujours espérer, le pion vaniteux du socialisme pseudo-scientifique escamotait déjà l'anéantissement de ce mouvement ouvrier français attaché au socialisme fédéraliste et libertaire et rebelle à la férule marxiste.

Le centre du socialisme s'est bien trouvé transporté en Allemagne. On en a vu les sinistres résultats...

N'oublions pas la COMMUNE DE PARIS

(Suite de la 1^{re} page)

refusons à admettre, comme les démocrates et les marxistes, que l'évolution des sociétés en marche vers le progrès est une chaîne dont la bourgeoisie était un chaînon nécessaire et même bienfaisant. Le pouvoir de cette classe maudite et incapable, nous ne le voyons que jalonné par les fosses communes où blanchissent et tombent en poussière les restes de nos héros frères de juin 48 et de mai 71.

Nous le répétons : pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour rien. La négation amorcée puis suspendue par la bourgeoisie, nous prétendons la reprendre et la mener jusqu'au bout.

C'est de cette volonté que nous tirons notre foi dans la Commune toujours immolée et toujours renaissante, comme la vie elle-même. Et parce que nous ne voyons pas de milieu entre la monarchie et l'anarchie. Le pessimisme moderne, qu'il s'exprime sous la

forme du communisme ou du fascisme, nous ramène fatalement à l'ancien régime. Nous nous refusons pourtant à croire que la partie soit perdue, que les communards fédérés soient morts pour

L'ETAT AU SERVICE DE LA BANQUE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

« Les moyens officiels les moyens de Trésorerie nécessaires tant à la reprise de l'exploitation qu'à la réparation de ses dommages de guerre... » C'est-à-dire, en d'autres termes, le « l'équipement » de ces « mines » n'avait pas subi de dommages majeurs, mais seulement une usure excessive... « Ces « moyens de Trésorerie » sont une deuxième subvention libérale, octroyée à notre Haute-Banque, puisqu'il n'y a pas de destruction de guerre. Est-ce clair ? Et qu'en pensez-vous, petits sinistres qui avez tout perdu dans les bombardements et attendez encore le règlement définitif de votre indemnité normale ?... »

Un peu de l'histoire de ces deux banques citées plus haut est édifiante. Les de Gunzburg ont une prédilection marquée pour les affaires étrangères et leurs participations à la Banque des Pays de l'Europe Centrale n'ont guère leur patriotisme public. Le contrôle de la Banque Franco-Japonaise renforce probablement l'idée singulière qu'ils se font du patriotisme. Ils sont d'ailleurs rejoints en cela par leurs compères les Mirabaud, dont les délégués avec le Maréchal Tito au sujet des Mines de Bor, en Yougoslavie, servent... « prête » à l'occupant ont défrayé quelque temps non seulement les sphères financières, mais aussi la presse d'information.

Mais l'esprit de leur patriotisme s'est ranimé en exigeant l'envoi du général Lachère et de ses soldats en Indochine, pour rétablir une situation gravement compromise par l'insurrection indigène. C'est que la

Banque Mirabaud a des intérêts immenses, incroyables, fabuleux dans ce pays : participations agricoles, industrielles, commerciales, financières, houillères, transports, etc., etc. Le format de notre journal ne suffirait pas pour citer les entreprises qu'elle contrôle soit directement, soit indirectement. La nécessité patriotique qui exigeait l'envoi de petits gars là-bas, la voici.

Ainsi l'Etat offre une prime à la Haute Banque pour sa collaboration avec l'ennemi, cependant que les juges à Versailles condamnent un ouvrier travaillant volontairement en Allemagne — et sans esprit politique de sa part — à cinq ans d'indignité nationale ainsi que sa femme coupable... d'avoir touché les mandats de la paie de son mari !

Le Gouvernement qui ose de tels partis-pris évidents est — paraît-il — à tendance progressive, démocratique et égalitaire. Que serait-ce alors s'il fasciste ?...

La violation légale des nationalisations

Le Conseil des « Mines de Marles » proposera à son Assemblée Générale, une ingénieuse forme destinée à violer la loi sur la nationalisation et permettre l'attribution d'une action nouvelle de la « Société Industrielle, Financière et Forestière de Gérance » contre quatre « Marles ». Cette combinaison permettra de voler le nouveau propriétaire, l'Etat, AVEC SA COMPLIPLICITÉ, et c'est ce fait seul qui nous intéresse.

LES OUBLIES DE LA TERRE

Encore une fois, grâce à l'action des Grands de l'U.D. du Gard, les ouvriers agricoles ont été rattrapés dans les granges et les champs. Leurs revendications étaient pourtant modestes, 30 fr. de l'heure avec effet rétroactif au 1^{er} janvier, telle était leur principale revendication. Mais nos fonctionnaires syndicaux se démentent tant et si bien, qu'après entente avec les patrons le tarif horaire fut fixé à 25 fr. 25 avec effet rétroactif au 1^{er} avril. Donc, le salaire des ouvriers agricoles sera désormais celui de l'ouvrier industriel. C'est-à-dire, bien entendu, bien à l'oreille mais... car il y a un mais, diminué de 10 %.

En d'autres termes, notre salaire sera celui d'un ouvrier de moins encore mieux diminué de 600 %.

Mais rassurons-nous, ce n'est, paraît-il, qu'un salaire minimum. Et le communiste Rius, délégué syndical, nous disait au cours d'une conférence électorale, l'occasion du 1^{er} mai « Vous êtes libres de demander à gagner un peu plus, mais en aucune façon n'avez recours à la grève. Il faut produire, produire... »

Dans ces conditions il ne nous reste plus qu'une solution : la prière. Prions humblement nos « Seigneurs » de bien vouloir faire un petit sacrifice en notre faveur.

Et comme nous connaissons leur générosité la réponse ne fait aucun doute.

« Si, bien mes amis, il serait temps il serait grand temps que cela finisse. 2 ans d'expérience c'est-à-dire 2 ans de désespoir, les yeux de pas mal d'entre vous.

Auriez-vous oublié, camarades de Beaulieu, de St-Gilles, d'Almarques ou d'ailleurs, les luttes d'antan ? Auriez-vous oublié le temps où, groupés dans des syndicats autonomes nous traitions nos affaires nous-mêmes ? Oh grâce à notre action, l'action directe, nous obtenions promptement satisfaction ? Nous n'allions pas alors, soumettre nos contrats aux délégués d'une conférence communiste quelconque en leur demandant leur avis. Nous étions assez grands gars pour savoir ce que nous avions à faire. Et nous le faisions.

Aujourd'hui, il serait temps de sortir de cette torpeur dans laquelle nous nous plongeons. C'est le syndicalisme d'aujourd'hui, le vrai syndicalisme d'avant la guerre ! Le Syndicalisme révolutionnaire ! Et alors, mais alors seulement, ceux qui nous exploitent perdront ce sourire ironique, contracté lors du blocage des salaires, et que notre lâcheté n'a pas su changer en aigre grimace.



Comprendre la jeunesse d'aujourd'hui

Jeunesse ! que de pensées évoque cette symbolique parole. Jeune, synonyme d'avenir, d'espoir mais surtout d'illusions. Pas un jour sans qu'une revue, qu'un journal, qu'une conversation ne traite de la jeunesse « diabolique » d'aujourd'hui. Que de projets, que d'attention pour les jeunes !

Mais chose bizarre, ce sont les aînés, voire les vieux qui s'intéressent aux problèmes de la jeunesse. Pourquoi donc le silence des jeunes ? Tout simplement parce qu'on ne laisse pas, ou rarement, à un jeune le temps et la manière de s'exprimer, de s'expliquer. On ne cherche surtout pas à le comprendre.

sympathie (au sens original du terme), on se contente de lui parler et de la raison dans un tel domaine est un piège instrument de compréhension. Si par hasard un jeune esprit essaie de s'affirmer, l'expérience intervient, c'est-à-dire les préjugés, les usages, le respect à un passé si respectable... Il y a aussi chez un jeune beaucoup moins de prévention qu'on croit et la discrétion, la pudeur morale expliqueraient bien des choses. Adressons-nous d'abord à nos aînés, à tous nos aînés, et certes pas pour critiquer leur vie ou les conseils pour l'avenir, ce qu'ils font à notre égard on ne sait trop pour-

quoi. Mais pour leur dire : frères de misère, nous nous le sentons, nous aussi, vous représentés l'espérance, alors que vous reviez et chantiez. Toi, tu es entré à l'usine, plein de naïveté et d'espoir ou de résignation. On est passé à toi en vers la vie quand tu as vu que tu produisais pour dix fois de manger à un repas des deux ? Eh bien, en pensant à cela, est-ce que tu n'es pas plus près de nous comprendre et de nous aimer ?

Nous nous n'avons même pas eu les espérances et les joies rêvées. Nous avons eu d'effroyables cauchemars, le feu, le sang, la famine, la détresse, la mort.

Les jeunes, aujourd'hui, sortent d'un enfer de feu, tout entier dans un enfer de souffrance et ils veulent s'en échapper. Pour un qui cherchera à s'échapper, dix (ceux qu'on croit le moins peut-être) ne veulent pas d'un monde où règne la hantise des pressions des socialistes et communistes qui défendent Pétion et soutiennent la politique qui est gouvernementale.

Nous nous n'avons même pas eu la Révolution. Et cette Révolution, soyez certains qu'ils n'ont pas la volonté de la gâcher, car la souffrance, l'expérience, déjà imprimée dans leur chair.

Il ne s'agit même pas d'aider les jeunes, il s'agit peut-être de les suivre.

Et vous, les jeunes, rejoignez la grande fraternité des Anarchistes. Là, pas de « vieux » mais seulement des aînés comme nous les sommes tous, qui nous aiment et luttent pour nous, des aînés éternellement jeunes.

JEUNESSES LIBERTAIRES
pour renseignements et adhésions

Comité National des Jeunesses Libertiaires, 145, quai de Valmy, Paris-X^e qui transmettra aux groupes et régions

BULLETIN D'ADHESION
(à découper et envoyer 145, quai de Valmy)

Nom Prénom

Age Profession

Adresse

Je soussigné déclare demander mon adhésion à la Fédération des Jeunesses Libertiaires, 145, quai de Valmy, Paris (10^e).

Date Signature

LES VIEUX TRAVAILLEURS ET LES ANARCHISTES

Dans son numéro 25 du 19 avril 1946, le « Libéraire » exposait tout l'intérêt qu'il portait aux vieux travailleurs.

La situation extrêmement lamentable dans laquelle ils se débattaient, méritait une attention particulière. Cette attention se trouve hautement justifiée par le peu de considération qu'on leur a accordée. Il nous importe donc, à nous anarchistes, d'incorporer leur défense dans nos luttes au même titre que tous les malheureux de la société regorge. Rejetés de toute part, ils sont le jouet des partis politiques qui se servent d'eux au lieu de les servir. C'est à qui se les accapara et ce spectacle devient plus écœurant encore à chaque période électorale. Groupés depuis une dizaine d'années en diverses organisations, ils ont élaboré des programmes assez semblables, surtout depuis ces derniers temps. Malgré la modestie de leurs revendications, ils se sont heurtés à des fins de non-recevoir à peine déguisées. Par trois fois en mars 1941, en février 1945 et en janvier 1946 de dérisoires modifications ont été apportées à leur allocation vieillesse, mais de telle sorte que leur misère s'est constamment accrue. C'est ainsi que la dernière majoration de 50 % correspondait exactement à une augmentation de 20 % du coût de la vie. Jugez du résultat.

La Société des Pensions Vieillesseurs en cette circonstance nous donnerait des chiffres édifiants sur la mortalité prématurée des vieux. Cette statistique ne l'indispose guère à l'on en juge par les scandaleux bénéfices qu'elle réalise.

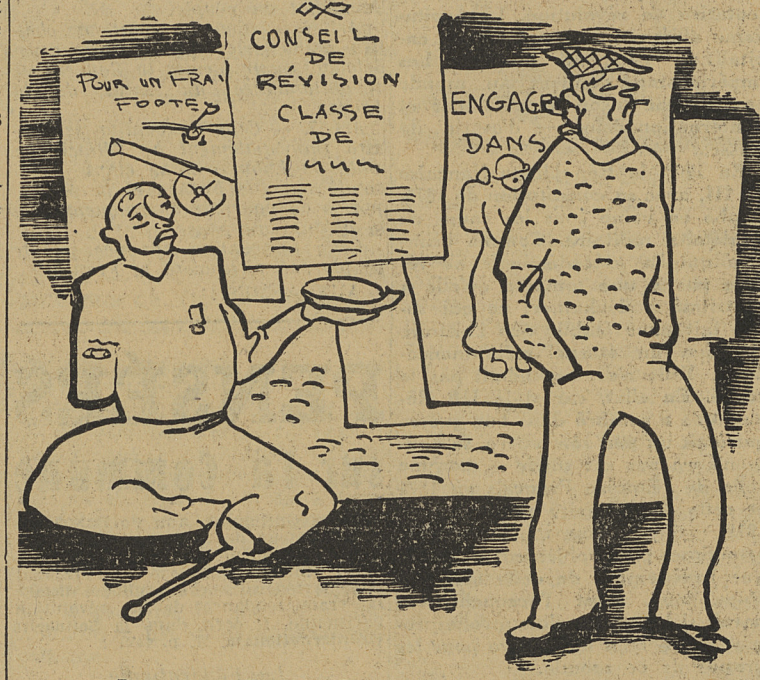
Bercés d'espoir à la naissance de votre mouvement, vous avez subi

d'affreuses déceptions, vos meilleurs militants ont été balayés par des arrivistes, des policiers de toute espèce. Ils ont désagrégié votre action et continué à le faire.

On vous propose une unité politique, avec ses mots d'ordre, sa discipline, sa ligne de conduite et ses sanctions comme dans l'armée. N'oubliez pas, camarades Vieilles et Vieux, que rien de durable et de beau ne se fait que dans la liberté. L'art et la pensée ne peuvent se développer, ni se soumettre à une orthodoxe litérale, celle de la plus saine des doctrines. Vous l'avez réalisée votre Unité dans votre Confédération de la vieillesse, elle tiendra car elle est fondée, sur le principe du fédéralisme réalisateur, au sein duquel chacun apporte sa pierre. L'édifice que vous voulez élever à l'usage et au bien-être de tous les vieux.

Les anarchistes vous suivent, s'intéressent à vos travaux, à votre œuvre et tout disposés à vous soutenir et vous aider. Ils vous ont réservé une large place dans leur plan d'organisation sociale. C'est ainsi que les vieux travailleurs manuels et intellectuels goûteront, largement jusqu'à la fin de leurs jours dans la joie et dans les repos, aux richesses communes que par le labeur qu'ils auront fourni durant leur vie active, ils auront contribué à produire. La sécurité matérielle et le confort s'ajoutent aux satisfactions morales et intellectuelles, la vieillesse s'achève dans la plus grande félicité. Et sera justice... « Les Libertiaires et le vieux socialisme ».

Voilà ce que veulent les anarchistes, fidèles en cela à leurs principes de toujours.



Pour une France forte, libre et heureuse...

Dans l'internationale anarchiste

La F.O.R.A. (Fédération Ouvrière Régionale Argentine) vient d'être fondée en Argentine. Elle représente en Europe. Les anarchistes influencent ce mouvement anarchiste, ils ont obtenu, par l'intermédiaire de la F.O.R.A., par les principes d'action directe, s'oppose à toute répression et qu'elle est actuellement la seule organisation qui combatte la dictature camouflée du colonel Peron. La F.O.R.A., constituée en 1930, a été à l'origine influencée par les anarchistes espagnols qui fuyaient la répression contre l'internationalisme en Espagne. Depuis cette époque, elle a toujours défendu les principes anarchistes. L'internationalisme et la lutte sur le terrain de l'action directe ; on peut considérer que la cohésion des militants sur ce terrain est le principe de la dictature camouflée du colonel Peron. La F.O.R.A., constituée en 1930, a été à l'origine influencée par les anarchistes espagnols qui fuyaient la répression contre l'internationalisme en Espagne. Depuis cette époque, elle a toujours défendu les principes anarchistes. L'internationalisme et la lutte sur le terrain de l'action directe ; on peut considérer que la cohésion des militants sur ce terrain est le principe de la dictature camouflée du colonel Peron.

la loi de huit heures. Les syndicats adhèrent à la F.O.R.A. viennent de soutenir une grève victorieuse dans le port de Villa Constitución, déjouant toutes les manœuvres des partis marxistes et sociaux qui ne sarda pas à s'étendre dans tous les corps de métiers.

L'influence morale de la renaissance du mouvement anarchiste dans les pays voisins, Pérou, Chili, etc. Il serait à souhaiter que leur influence gagne l'Amérique du Nord.

Nous nous associons aux sentiments de nos camarades argentins qui déplorent la mort du vieux militant anarchiste et théoricien Alberto Ghirardo, mort au Chili, au moment où il allait reprendre l'édition de sa revue « Ideas y figuras ».

Le parti communiste au secours du Capitalisme

EXTRAIT DE L'AGENCE ECONOMIQUE ET FINANCIERE DU 23 AVRIL 1946.

LES COMMUNISTES RASSURENT LES EPARGNANTS.

Dans son rapport au Comité Central du Parti communiste, M. Jacques Duclos, examinant la situation économique et financière française a dit notamment :

« Ne fait-on pas courir des bruits relatifs à un blocage des comptes en banque, à un estampillage des billets, de tels bruits doivent être démentis... Les épargnants, les possesseurs de titres, d'actions, d'obligations doivent pouvoir se sentir rassurés. »

« Nous entendons ne rien faire qui puisse les inquiéter. Nous ne voulons pas faciliter les combinaisons louches qui visent à créer un courant d'insécurité dans le pays pour porter atteinte à la République. »

LES LIBERTAIRES ET LE PROBLEME SOCIAL

Pour connaître les conceptions économiques et sociales des anarchistes, demandez cette copieuse plaquette qui résume avec clarté ce qui pourrait être de nos jours une société fédérale libérale.

Prix : 15 francs. Envoi sur demande avec 3 francs en sus.

S'adresser à : Louis-Laurent, 148, quai de Valmy, Paris (10^e). C. C. P. 589-76, PARIS.

Le Gérant : OR DURAND.

Impr. Centr. du Croissant, 19, r. du Croissant, Paris-2

PROBLEMES ESSENTIELS

La bureaucratie contre les réalisations

Mais semblable système, celui du bon sens, ne sera jamais préconisé par les partis dits socialistes ou communistes, car il permet de se passer de leur concours, il prouve leur inutilité, de même que celle de l'Etat, il marque enfin la possibilité pour les travailleurs de s'organiser eux-mêmes, sans passer par la bureaucratie et de l'Etat. C'est l'A.B.C. du plus pur socialisme, le nôtre.

Au lieu de cette simplicité, les partis préfèrent les discours fulgurants contre les « trusts », qui ne s'en portent pas plus mal ; publient des plans, lancent des chiffres pour les années 1948 ou 1950. Il y a pourtant des appartements insuffisamment grands dans le 16^e, assez de bureaux inutilisés dans le 8^e, assez de villas en province ou en banlieue, assez de services administratifs partout, pour que les intéressés puissent trouver une place pour se loger. En

provinciale, le problème ne se présente pas autrement.

C'est la solution que les démolisseurs de certaines régions anglaises ont appliquée dès leur retour, c'est celle qu'appliquent les travailleurs d'Australie, tous les des arguties juridiques et administratives, ils occupent d'habiter, et l'Etat et la municipalité s'efforcent d'assurer.

Certes, il existe des services spécialisés, des textes nombreux et détaillés, des fonctionnaires innombrables. L'Etat prend de plus en plus d'importance et tend à devenir omnipotent. Cette tendance est qualifiée par les partis dits de « gauche » comme une poussée vers le socialisme. Dans leur propagande, ce prétexte pour frapper l'imagination des foules que de les instruire, de leur enseigner et de les éduquer, les partis S.F.I.O. et communistes présentent les nationalisations, les contrôles officiels, les bureaux coordinateurs comme autant de manifestations de la transformation sociale, dans un sens ouvrier et révolutionnaire.

L'échec éclatant, l'impuissance flagrante des méthodes étatiques pourrait donc entraîner une désaffection des travailleurs envers l'idée et les méthodes socialistes. Il existe un danger qui ne peut être passé sous silence : danger de voir les masses ouvrières subir l'influence de la démagogie de droite, danger de voir disparaître dans l'oubli les principes et les méthodes socialistes véritables, celles du socialisme de la liberté.

Prenez un cas concret, celui du logement. La guerre et les destructions ont entraîné la disparition de locaux habitables. Il y a une crise de logement, aiguë dans certains centres particulièrement dévastés, relative dans la plupart des grandes villes. Les déplacements de populations réfugiées ont aggravé la situation. Le manque de matériaux de construction empêche que soient rapidement réédifiés les immeubles en ruines. Qu'a fait le Gouvernement, qu'il propose les partis de « gauche » qui le composent ? Des lois, des décrets, des règlements. Pour les appliquer, des commissions, des comités, des bureaux. Le résultat est connu : pour obtenir un appartement ou une simple pièce, il faut ou bien payer une certaine somme au propriétaire, au concierge ou au locataire sortant ; ou bien bénéficier d'une protection de la part d'un des dirigeants de l'organisme officiel compétent ; ou bien encore se montrer docile envers l'un ou l'autre des partis qui, sur place, détiennent le contrôle du logement.

Vous obtenez un local si vous avez de l'argent, si vous êtes combiné ou « de méche ». Mais si vous êtes un simple travailleur, sans moyens, sans relations, vous n'obtienez rien. Même en faisant un effort d'imagination, il n'est pas possible de trouver une ombre de socialisme dans tout cela.

Quelles seraient les mesures et les méthodes socialistes ? Elles sont bien simples. Il suffit de procéder au recensement, non pas bureaucratique, mais en partant de la base, en commençant par les rues, par les quartiers, par les possibilités immédiates, une quantité de situations très simples. Un comité de locataires dans chaque quartier rassemblerait en une semaine toutes les données de la question, favoriseraient les transferts, et enverrait au comité d'arrondissement ses propositions de répartition des logements. De là, il serait facile de passer à l'échelon de la ville ou de la région, pour aboutir finalement au plan définitif et national. Mais le mouvement véritable de l'action serait l'initiative directe des locataires, prêts à se renseigner et à prendre des mesures pratiques pour résoudre leurs difficultés. Il n'y aurait dans toute cette procédure, ni locaux occupés par de nouvelles administrations, ni lieux élevés, ni temps perdus. Il y aurait des résultats tangibles, sans délai.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

SAINT-TOULIEUX. — Permanence des copains Libertiaires. — Regroupement des militants. — Le comité vient d'élaborer un plan d'urgence pour le monde n'a point été sans voir un vide dans les rangs de nos amis. Nous sommes les camarades, les soldats et les déportés, dont l'état de santé était plus ou moins délabré, sont de retour pour affronter les difficultés politiques.

Camarades, rejoignez nous la Fédération anarchiste et soyez prêts pour les luttes futures !

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

Fédération Anarchiste

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

SAINT-TOULIEUX. — Permanence des copains Libertiaires. — Regroupement des militants. — Le comité vient d'élaborer un plan d'urgence pour le monde n'a point été sans voir un vide dans les rangs de nos amis. Nous sommes les camarades, les soldats et les déportés, dont l'état de santé était plus ou moins délabré, sont de retour pour affronter les difficultés politiques.

Camarades, rejoignez nous la Fédération anarchiste et soyez prêts pour les luttes futures !

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propagande étant le prétexte d'un plan d'urgence, les chapitres de toutes les chapelles confessionnelles ou politiques ne sont pas quittes de leur dévouement.

Le débarras des crânes continuel.

LILLE. — Pour adhérer au groupe d'Argenteuil, nous vous recommandons, s'adresser à A. Galet, 5, rue des Myosotis, Lille.

11^e REGION (Montpellier). — Permanence tous les samedis à partir de 20 heures au Bar des Remparts, 63, avenue de Bonne-Nouvelle.

NICE. — Réunion du groupe tous les dimanches et quatrièmes mardi du mois à 20 h. 30, café de Lyon, avenue de la Victoire.

PARIS-VI, 30, rue Olivier. — En raison de la complexité des problèmes, le 24 mai sera une réunion intergroupe avec les militants du 13^e.

COLUMBES. — Les sympathisants et amis sont informés qu'une bibliothèque que socialisme ouvre tous les jours de 14 h. à 21 heures, au 10, rue de Paris, Clichy-Presse.

KREMLIN DICIET. — Permanence au 30, rue de Kremlin-Bicêtre, tous les jours de 13 h. à 21 h. C.N.T. transféré au 30, rue de Paris, Clichy-Presse. SEVRAN (S.-O.). — Réunion de dimanche 20 mai, à 9 h. 30, salle Savv, rue de la Gare.

Quoi que soient présents.

ARGENTEUIL. — La réunion constitutive du groupe d'Argenteuil aura lieu le samedi 25 mai, à 20 h. 30, pour tous renseignements, s'adresser au « Libéraire ».

GRUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS. — C'est devant un auditoire de 400 personnes que les orateurs anarchistes ont traité le thème du jour : Le socialisme est toujours l'ennemi du succès qui vient toujours accomplir ses desseins dans le travail de désinvolture, de persévérance, de persévérance du clientélisme et de tous ses complots fait, et les contradicteurs invités avec « résistance » ont pu constater, peu nombreux de se faire ériger, cette bonne œuvre de propag